CD, coffret. BEETHOVEN, BELCEA QUARTET : the complete string quartets / Intégrale des quatuors à cordes (8 cd Alpha)



CD, coffret. BEETHOVEN, BELCEA QUARTET : the complete string quartets / Intégrale des quatuors à cordes (8 cd Alpha). Alors que le coffret événement le seul consistant et complet célébrant l'année Beethoven 2020, édité par Deutsche Grammophon, sélectionne les remarquables Emerson, Takács, Hagen, pour les Quatuors à cordes de Ludwig, Alpha réédite les non moins passionnants instrumentistes du Quatuor Belcea dont voici l'intégrale en 8 cd. Depuis leurs débuts (Londres, 1994), Beethoven inspire et structure la complicité des Belcea. C'est ce qui ressort de leur première intégrale en 2011 / 2012, jouée en concert, à la fois premier accomplissement et aussi révélation d'une passion partagée par les 4 instrumentistes. La voici cette révolution du langage musical réalisé par Ludwig sur 30 années, en 16 Quatuors. Où même les silences sont métamorphosés par le surcroît de sens exprimé dans la musique. L'acuité des nuances, le souffle, la respiration, la hauteur de vue qui éclaire chaque Quatuor comme pris de dessus, révélant son architecture formelle et son flux intérieur, surprennent, saisissent, convainquent. La maîtrise et l'écoute, évidentes, sont souples ; ni sécheresse,

ni dureté, mais un chant continu qui respire et s'exalte. Dans la profondeur, l'intensité, la gravité aussi. Les musiciens chauffent la matière sonore tels les forgerons d'une lave matricielle dont la vibration lumineuse ouvre au delà du XIXè, vers Ligeti et les sérialistes. Nous voici confrontés puis immergés dans le chaudron de la modernité la plus pure. Le cadre formel se dissout, atteint un degré de conscience exacerbée, et nous parle d'avenir. La puissance et la finesse s'accordent pour exprimer ce jaillissement continu de l'expérimentation.

COMPTE-RENDU, critique opéra. DIJON, Opéra le 14 fév 2020. PAUSET : Les châtiments (création). Orch Dijon Bourgogne, Emilio Pomarico.



COMPTE-RENDU, critique opéra. DIJON, Opéra le 14 fév 2020. PAUSET : Les châtiments (création). Orch Dijon Bourgogne, Emilio Pomarico. Création mondiale très attendue du nouvel opéra de **Brice Pauset**. Inspiré de trois textes majeurs de Kafka, cet opéra singulier réactive le genre du litteraturoper magnifié par une scénographie spectaculaire. Après le parodique et jouissif Wonderful de Luxe, le nouvel

opus de Brice Pauset redonne ses lettres de noblesse au théâtre chanté. Le texte qu'il met en musique n'est pas à proprement parler une réécriture des trois ouvrages de **Kafka** (*Le verdict, La métamorphose* et *La colonie pénitentiaire*), qui constituent les trois sections de l'œuvre (la seconde étant elle-même découpée en trois sections), mais une adaptation qui reprend littéralement Kafka dans le texte, comme l'avait fait par exemple Dusapin pour son Perelà, d'après le roman éponyme de Palazzeschi.

Un théâtre en musique

Pour apprécier une telle œuvre qui ne brille pas par une immédiate séduction musicale, il faut oublier les quatre siècles de créations lyriques, adopter un regard et une oreille vierges, ou à la rigueur se remémorer l'opéra des origines, fondé sur un recitar cantando qui soulignait la précellence de la parole. Et c'est bien de cela qu'il s'agit, d'un théâtre avec de la musique, d'un théâtre en musique, loin de l'appauvrissement et de la relative dissolution du langage que l'on constate souvent dans la création contemporaine. C'est un opéra qui s'appuie sur une forte narration, et la mise en scène, brillante, esthétiquement magnifique et convaincante de **David Lescot**, souligne admirablement le principe narratif qui régit le drame. Sur scène, un plateau coulissant distribuant trois intérieurs bourgeois, évoquant les tableaux mélancoliques du Danois **Hammershoï**, qui glissent de gauche à droite et de droite à gauche en fonction des séquences de la narration. Les décors très réalistes d'**Alwyne De Dardel** ajoutent à la dimension picturale une dimension cinématographique particulièrement bienvenue. Les superbes costumes de Mariane Delayre contribuent à l'atmosphère à la fois feutrée et inquiétante de l'intrigue. Une relative monotonie s'installe au début de chaque séquence, mais qui subit un véhément contraste (la fureur du père alité dans le Verdict, ou l'immédiate transformation entomologique de **Gregor**

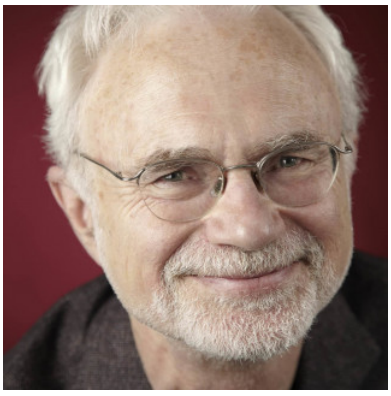
Samsa dans la Métamorphose, ou encore la spectaculaire exécution de l'officier soulevé par les aiguilles d'une machine infernale dans la Colonie pénitentière). La musique subit le même traitement, en alternant un procédé qui colle au plus près de la prosodie du texte et des séquences orchestrales fondées sur des rythmes aux percussions, culminant, à la fin de l'opéra, sur un tutti orchestral impressionnant. Si l'on perçoit des échos de la richesse d'un Wagner ou de la science orchestrale de l'école de Vienne, on devine également ce que Pauset doit à l'héritage montéverdien dans les polyphoniques morceaux du trio des locataires ou du sextuor (Madrigal) de la seconde section de l'œuvre. Le dispositif scénique lui-même subit une progression qui vise – comme dans l'opéra baroque – à susciter la meraviglia du spectateur, avec un premier acte relativement sage et intensément dialogique – mais le drame est en partie investi par la musique dans la résolution de la séquence, avant la métamorphose tératologique de Gregor, pour atteindre l'acmé avec cette machine spectaculaire, personnage à part entière, digne des plus ingénieuses inventions baroques du 17e siècle.
La distribution réunie est admirable de rigueur et d'homogénéité, même si l'on peut regretter une acoustique qui n'aide pas toujours à mettre en valeur les voix, souvent étouffées par la masse orchestrale. Dans le triple rôle de Georg, Gregor et l'officier, **Allen Boxer** est admirable de présence et de puissance vocale, révélant une plastique superbe (il montre une souplesse impressionnante en cancrelat et apparaît entièrement nu au moment de l'exécution) ; seul dans la dernière séquence sa voix trahit le poids écrasant de sa partition. Dans celui du père, de monsieur Samsa et du voyageur, le ténor **Michael Gniffke**, impressionnant dans le Wozzeck donné à Dijon en 2015, incarne avec un réalisme stupéfiant la folie sénile du père, le bourgeois calculateur et le scrupuleux inspecteur-voyageur, dont la ductilité vocale et la justesse d'émission font merveille. Le baryton-basse **Ugo Rabec** est un excellent gérant, dont la diction impeccable est soutenue et soulignée par les interstices sinueux de

l’orchestre, et qui révèle une humilité théâtralement efficace lorsqu’en soldat, il se met au service de la machine. Le trio d’hommes des locataires n’appelle que des éloges dans leur interprétation d’une précision entomologique a cappella (**Zakaria El Bahri**, **Alessandro Baudino** et **Takeharu Tanak**a), tandis que le rôle muet du condamné, interprété par **Grégoire Lagrang**e, est tout aussi intense que celui de ses partenaires chanteurs. Les trois personnages féminins n’interviennent que dans les deux premières séquences, mais sont aussi admirables de justesse et de présence scénique : **Emma Posnan**, jeune soprano belge, violoniste, puis fiancée de Gregor, déploie un timbre cristallin qui culmine, dans la Métamorphose, dans l’un des rares authentiques airs de la partition, l’un des sommets de l’œuvre. La contralto **Helena Köhne** est une Madame Samsa plus vraie que nature ; timbre charnu d’une éloquence sans faille, magnifié par un jeu qui emporte immédiatement l’adhésion. Enfin **Anna Piroli** campe une bonne électrisante, espiègle et toujours attentive à ausculter le petit monde bourgeois qui l’entoure. Elle fait également partie, avec les chanteurs du trio des locataires et d’**Annalisa Mazzoni**, de l’ensemble Madrigal, qui complète avec bonheur une distribution superlative.
Dans la fosse, **Emilio Pomarico**, habitué des créations contemporaines (il avait créé à Bruxelles le Pinocchio de Boesmans et Pommerat, ou plus récemment l’Inondation de Filidei), dirige un **orchestre de Dijon-Bourgogne** exceptionnel de puissance et de délicatesse, toujours attentif au texte et à ses moments dramatiques, d’une débordante faconde, comme d’un silence non moins éloquent. Une soirée en tout point mémorable.

Compte-rendu. Dijon, Auditorium, Pauset, Les châtiments, 14

février 2020. Allen Boxer (Georg, Gregor, L'officier), Michael Gniffke (Le père, Monsieur Samsa, Le voyageur), Emma Posman (Frieda, Grete), Helena Köhne (Madame Samsa), Ugo Rabec (Le gérant, Le soldat), Zakaria El Bahri, Alessandro Baudino, Takeharu Tanaka (les locataires), Anna Piroli (La bonne), Zakaria El Bahri, Alessandro Baudino, Dana Luccock, Annalisa Mazzoni, Anna Piroli, Takeharu Tanaka (Madrigal), Grégoire Lagrange (Le condamné), Alwuyne De Dardel (Décors), Paul Beaureilles (Lumières), Mariane Dealyre (Costumes), Abdul Alafrez (Magie), Caroline Bilbring (Assistante à la mise en scène), Claire Gringore (Assistant aux décors), David Lescot (Mise en scène), Stephen Sazio (Adaptation du livret), Orchestre Dijon Bourgogne, Emilio Pomarico (direction). Illustrations : Gilles Abegg / Opéra de Dijon.

CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra, le 13 février 2020. ADAMS : I Was Looking the Ceiling and then I Saw the Sky. Studio de l'Opéra de Lyon / Vincent Renaud.



COMPTE-RENDU, critique opéra. LYON, Opéra, le 13 fév 2020. ADAMS, I Was Looking the Ceiling and then I Saw the Sky. Studio de l'Opéra de Lyon, Vincent Renaud. Après plusieurs productions remarquées à Paris, à la MJC de Bobigny et au Châtelet, le musical de **John Adams** est présenté à Lyon, au théâtre de la Croix-Rousse, dans une mise en scène efficace du Roumain **Eugen Jebeleanu**. Une jeune équipe de chanteurs, issue du Studio Opera de Lyon défend avec panache cette comédie musicale engagée.

Dire avec légèreté le désastre

Ce n'est ni vraiment un opéra, ni une variante moderne du singspiel, de l'opéra-comique, ou du mask, car durant les deux heures du spectacle, on assiste à une série de songs (vingt-trois au total), très rarement entrecoupés de dialogues. Le musical de John Adams, sur un livret de June Jordan, créé à Berkeley en 1995 dans une mise en scène de Peter Sellars, tranche avec les œuvres plus ambitieuses du compositeur américain (comme Nixon in China ou The Death of Klinghoffer) : Adams puise dans toutes les formes de la musique populaire d'aujourd'hui, rendant hommage à la musique latino, au blues, à la soul, à la ballade lyrique, au funk, au jazz ou encore au rock. Si l'inspiration peut sembler parfois en deçà de ce qui est attendu d'un compositeur issu de l'école minimaliste américaine, on reconnait toutefois aisément sa pâte, en particulier dans le beau trio des femmes « Bad Boys » ou

encore le blues « Sweet Majority population on the World ». Le premier song, qui donne son titre à l'œuvre, ouvre et conclut le musical. Le livret a pour point de départ le tremblement de terre qui frappa la Californie en 1994 et qui intervient dans la seconde partie de l'œuvre (des gravats tombent subitement des cintres du plateau) et met surtout en scène une galerie de personnages, représentatifs de la société américaine contemporaine et parfois des discriminations dont ils font l'objet (un pasteur afro-américain, un jeune gay asiatique amoureux d'un flic homophobe, un voyou libéré par le tremblement de terre, une émigrée salvadorienne). Sur scène, un dispositif présente trois cases surélevées, représentant une salle de bain, une chambre et un salon, balayées par des lumières flashy en phase avec le style musical de l'œuvre, tandis que les musiciens (une clarinette, un saxophone, des percussions, une batterie, un clavier, une guitare électrique, une contrebasse et une basse électrique) prennent place sous le dispositif. À droite et à gauche de la scène, un pupitre et quelques chaises surmontées du drapeau américain, et, en regard, le même dispositif surmonté d'une grande croix lumineuse, symbole des deux pouvoirs, politique et religieux, des États-Unis.
On ne peut que louer la mise en scène très fluide de **Eugen Jebeleanu** et la remarquable direction d'acteurs, le tout évoquant certains tableaux de Hopper, et plus généralement des scènes très réussies de cinéma. La distribution, évidemment sonorisée, est très homogène. Dans le rôle de Dewain, autour duquel gravite une bonne partie de l'histoire, **Alban Zachary Legos** est impeccable, de même que la Consuelo de **Clémence Poussin**, mezzo charnue et scéniquement irréprochable. Le baryton **Aaron O'Hare** campe un Mike très convaincant, découvrant son homosexualité face à un **Biao Li** impressionnant de justesse et d'abattage vocal. Dans le rôle du pasteur afro-américain, **Christian Joel** joue les séducteurs avec un engagement roboratif, tandis que la soprano **Axelle Fanyo**, incarnant une employée d'un centre de planning familial, conjugue la puissance vocale et la fougue de comédienne

conforme à son personnage. Une mention spéciale pour la journaliste Tiffany, superbement défendue par **Louise Kuyvenhoven**, alliant avec bonheur aisance vocale et présence scénique sans faille.
Vincent Renaud dirige avec brio les huit musiciens de l'ensemble instrumental du Studio Opéra de Lyon, à maintes reprises sollicités dans des parties particulièrement virtuoses. Au final, un spectacle extrêmement réussi qui a obtenu à juste titre les faveurs du public lyonnais.
Illustration : © Christine Allicino

Compte-rendu. Lyon, Théâtre de la Croix-Rousse, Adams, I Was Looking at the Ceiling and then I Saw the Sky, 13 février 2020. Alban Zachary Legos (Dewain), Clémence Poussin (Consuelo), Christian Joel (David), Axelle Fanyo (Leila), Aaron O'Hare (Mike), Biao Li (Rick), Louise Kuyvenhoven (Tiffany), Velica Panduru (Décors et costumes), Marina Lze Vey (Lumières), Eugen Jebeleanu (Mise en scène), Ensemble Instrumental du Studio de l'Opéra de Lyon, Vincent Renaud (direction).

TOURCOING, Symphonies n°8 et 9. BEETHOVEN sur instruments d'époque (1820)



TOURCOING, le 6 mars 2020 : CONCERT BEETHOVEN, Symph 8 et 9. Les Siècles. François-Xavier Roth. Sur les traces de Ludwig dont 2020 marque le 250è anniversaire de la naissance, en déc 1770 à Bonn, l'orchestre sur instrument d'époque **Les Siècles** « célèbre la joie et la fraternité des peuples » à travers les 2 dernières symphonies de Beethoven, les n°8 et n°9. Beethoven fut un humaniste à la fraternité concrète et sincère qui s'exprime évidemment dans l'élan exalté, conquérant de son écriture, en particulier dans la dernière, avec chœur et solistes, comme s'il s'agissait d'un opéra symphonique. Pour les Siècles à venir, en fils de la Révolution française, Ludwig proclame « *Embrassez-vous, millions d'êtres* » ; ce goût du partage et d'un destin commun où chaque homme est frère, illumine et inspire le flux irrépressible de la Symphonie n°9, pendant profane de sa Missa Solemnis, autre volet majeur de son inspiration et partition strictement contemporaine de la 9è.

Nouveau directeur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing
François-Xavier Roth dirige Les Siècles pour les 250 ans de

BEETHOVEN fraternel et visionnaire sur instrument d'époque



Dans le dernier volet, Beethoven met en musique **l'Hymne à la joie de Friedrich von Schiller,** selon un plan tracé dès ses vingt-deux ans : c'est une prière ardente adressée à tous les être humains, en les exhortant à la joie, l'amitié, la fraternité. Il fusionne dans son oeuvre tous ses idéaux, sa psychologie tourmentée, sa volonté de fer et sa générosité en un style artistique personnel. Comme le chant des instruments, la voix des solistes et du chœur chante l'avènement d'un monde nouveau, d'une société enfin réconciliée et pacifiée… Une vision toujours actuelle et jamais réalisée. L'intérêt du concert est d'offrir une lecture musicale et esthétique de premier plan, utilisant **les instruments de l'époque de Beethoven**, au moment de la composition et de la création des deux massifs symphoniques ainsi révélés à Tourcoing, soit des années 1820. Concert événement.



TOURCOING, Théâtre Municipal R. Devos
BEETHOVEN : SYMPHONIES N°8 et N°9
Gala Beethoven (250e anniversaire)
Vendredi 6 mars 2020 à 20h

Informations Réservations

INFOS, RESERVATIONS
achetez directement sur le site de l'Atelier Lyrique de Tourcoing
http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/spectacle/symphonie-n9/

SYMPHONIES N°8 et N°9
Ludwig van Beethoven (1770-1827)

Interprétation sur les instruments classiques de 1820
Allegro, ma non troppo, un poco maestoso ;
Molto vivace ;
Adagio molto e cantabile ;
Presto

Composition achevée en février 1824
Création le 7 mai 1824 à Vienne sous la direction de Michael Umlauf
avec la collaboration du violoniste Ignaz Schuppanzigh

Jenny Daviet, soprano
Judith Thielsen, mezzo-soprano
Edgaras Montvidas, ténor
William Thomas, basse

Ensemble Aedes
(Chef de chœur : Mathieu Romano)
Chœur Régional Hauts-de-France
(Chef de chœur : Éric Deltour)

Les Siècles
François-Xavier Roth, direction

_____
_____

TARIFS
25€, 23€, 10€ -28 ans, 6€ -18 ans
BILLETTERIE EN LIGNE
www.atelierlyriquedetourcoing.fr
http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/spectacle/symphonie-n9/

I

SCEAUX. Le Quatuor Hermès joue Haydn, Schubert, Janacek (lettres intimes)

SCEAUX, La Schubertiade, le 29 fév 2020 : Quatuor Hermès. Prochain programme événement à Sceaux car **la Schubertiade** à l'invitation de son directeur artistique le pianiste Pierre-Kaloyann Atanassov, reçoit ce 29 février à 17h30, à l'Hôtel de Ville, le **Quatuor Hermès**. L'ensemble accueille depuis peu son nouveau violoncelliste **Yann Levionnois**, nouvel élément qui a engagé un renouvellement du fonctionnement, de l'écoute et aussi de la sonorité du Quatuor français. « *C'est un grand changement pour nous car nous avions la même équipe depuis nos débuts. S'ouvrir à un nouveau musicien suppose de changer certaines habitudes et doit nous permettre de devenir encore meilleurs. C'est une chance pour le quatuor d'accueillir un violoncelliste extraordinaire* » précise Omer Bouchez, premier violon.

Programme :

Haydn : Quatuor op. 20 n° 4
Janáček : Quatuor n°2 « lettres intimes »
Schubert : Quatuor « la jeune fille et la mort ».

Les quatre instrumentistes du **Quatuor HERMES**
Omer Bouchez et Elise Liu, violons,
Yung-Hsin Lou Chang, alto

Yan Levionnois, violoncelle.

_____



SCEAUX, Hôtel de Ville
Samedi 29 février 2020, 17h30
Quatuor Hermès

INFORMATIONS, RÉSERVATIONS
https://www.schubertiadesceaux.fr/la-programmation/edition-2019-2020/

Le même jour à 11h30, La Schubertiade de Sceaux présente « **A vous la scène** » – en partenariat avec ProQuartet – centre européen de musique de chambre. Ce 29 février, une masterclass sera délivrée par **Pierre-Kaloyann Atanassov** au **duo de violons E&O**, suivie d'une prestation publique du duo. Entrée libre.

La Schubertiade de Sceaux – Lieu du concert: Hôtel de ville de Sceaux (92), 122 rue Houdan – Samedi 29 février 2020 17h30 (et 11h30) – Renseignements: 06 72 83 41 86 – Réservations:

www.schubertiadesceaux.fr/billetterie/

VIDEO Quatuor Hermès

Le Quatuor Hermès interprète le mouvement lent du Quatuor à cordes de Claude Debussy en direct des Flâneries Musicales de Reims.
(Juillet 2016)

Illustration : DR, © L Kanko

JANACEK : Quatuor n°2 « Lettres intimes » (1928)

Le dernier amour de LEOS JANACEK



L'oeuvre est totalement soumise à la passion amoureuse que voue le compositeur à son aimée, Kamila Stösslova: "j'ai commencé à écrire quelques chose de beau. Il contiendra notre vie. Je l'appelle "lettres d'amour". Ainsi, voici en musique, l'expression d'un serment particulièrement vivace, ardent, d'une indéfectible énergie communicative. Le compositeur choisit un instrument mis en avant: évidemment, la viole d'amour (remplacé in fine par l'alto). Le concert permet de mesurer combien le choix de Janacek pour la viole d'amour était juste ; mais son

remplacement par l'alto éclaire tout autant ce jaillissement des sens et une nouvelle volupté qui fait jour dans l'écriture de Janacek, alors comme régénéré par son dernier amour… **Kamila**.

Composée du 29 janvier au 17 février 1928, la partition est écrite dans la fulgurance, celle d'une passion qui submerge… D'ailleurs, les musiciens doivent veiller à leur jeu précis, intense autant dans l'expression émotionnelle que dans la spiritualité d'un amour ainsi exalté et secrètement (à peine) célébré. Aujourd'hui, les lettres échangées entre le compositeur et Kamila indiquent l'intensité des sentiments en jeu, l'échange des serments à l'œuvre. Miroir des humeurs de l'artiste, véritable canevas des sentiments de l'homme épris, le Quatuor « Lettres intimes » est un autre accomplissement psychologique dans l'oeuvre de Janacek… L'oeuvre est créée dans l'intimité de la maison de l'auteur à Hukvaldy, les 18 puis 25 mai 1928. Le compositeur ne devait pas assister à la première publique (11 septembre 1928): il était décédé le 12 août précédent. Porté par un tel ébranlement de l'âme, le Quatuor, le dernier de Janacek fusionne architecture et spiritualité, avec des effets expressifs expérimentés dans ses opéras antérieurs, non des moindres, Katya Kabanova, L'Affaire Makropoulos… (jeu sul ponticello con sordina). Il en découle une vibration sourde et viscérale d'une réelle puissance poétique.

La force de l'œuvre tient à la solidité de son matériau mélodique et rythmique, emprunté aux œuvres précédentes ; or plutôt que d'une mosaïque éparse de citations combinées, Janacek édifie une nouvelle cathédrale dont les éléments s'associe en un tout organique d'une évidente unité.

1. L'Andante, agité, a la liberté de la forme rhapsodique, exprimant le miracle de la première rencontre, vécue, énoncée (au violon I) comme un jaillissement exalté, inespéré…

2. L'Adagio est plus intense et ardent encore, construit sur

deux motifs chantés à l'alto ; il y faut une clarté simultanée des quatre voix.

3. Moderato : s'y enchevêtrent berceuse russe, sarabande du violon I (électrique) en un mouvement irrépressible, voire panique qui semble fixer une jubilation proche de la … détresse.



4. L'Allegro fait la synthèse de ce qui a précédé, avec de claires citations des opéras Katya Kabanova (thème de la Volga), surtout De la maison des morts (motif de la rédemption) – La texture s'enrichit encore en ré bémol majeur, et avec une violence presque dure, comme un ultime triomphe sur la vie qui s'achève ; celle de Janacek septuagénaire, alors saisi par le miracle d'un dernier amour. Au final, vie intime est chant musical se mêle étroitement ; ils forment en 1928, l'une des partitions de musique de chambre la plus personnelle, puissante, originale du début du XXè siècle.

Durée : presque 30 mn.

La Dame Blanche revient à

l’Opéra Comique



PARIS, BOIELDIEU : La Dame Blanche, 20 fév – 1er mars 2020. **Opéra comique. Nouvelle production** et belle révélation plutôt prometteuse grâce à **La Dame Blanche** du rouennais **François-Adrien Boieldieu (1775 – 1834)**, compositeur romantique français bien oublié aujourd’hui en particulier sur les scènes françaises, chorégraphiques et lyriques. La Dame blanche fut pourtant un immense succès dès sa création in loco. L’ouvrage en 3 actes est créé en déc 1825, et s’inspire du roman gothique fantastique de Walter Scott (également mis en musique par Bellini et Rossini)… Le monastère et Guy Mannering. C’est un drame qui profite de sa longue expérience lyrique marquée Le Calife de Bagdad (1800), sans omettre tous les opéras (9 au total) écrits pour le Tsar Alexandre Ier, entre 1804 et 1814. Boieldieu, admiré par Berlioz, incarne à la suite de Grétry, l’élégance et la subtilité parisienne, dépourvu de tout ornement gratuit. Wagner encensait Les deux nuits (1829) touché par « la grâce » et qui inspira Lohengrin (marche nuptiale). Il succède à Méhul comme Académicien (1817). Pendant la Terreur, Boieldieu poursuit sa carrière, doué pour les fugues entre autres. A l’époque où règne l’opéra comique Médée de Cherubini (1797), Boieldieu souffle la vedette à l’Italien pourtant vénéré, avec Zoraime et Zulmare créé au Feydeau, théâtre des drames héroïques plutôt que des comédies légères ou patriotiques (présentées à Favart). Adam est son élève.

La Dame Blanche, jouée 1637 fois entre 1825 et 1900, est l’un des plus grands succès lyriques à Paris. L’ouvrage offre une écriture qui fait la synthèse entre Donizetti, Bellini, Bizet…. entre autres et introduit dans le style de Scott, le

genre Troubadour et gothique, funambulique et fantastique, spectral et onirique. Son format et son inspiration annonce Robert le diable de Meyerbeer, Faust de Gounod (et jusqu'au Trésor de Rackam le rouge de Hergé.)… Boieldieu fixe ainsi le goût gothique et romantique des années 1820 pour les spectres de femmes décédées, hantant châteaux ou sites forestiers.



Il existe au musée des BA de Rouen, **un remarquable portrait**, dans le style de David, sobre et presque épuré, lui aussi touché par l'élégance, de Boieldieu par Boilly, vers 1800 (DR) : le citoyen Boieldieu affirme une subtilité moins extravagante que les délires costumiers des « Incroyables » du Directoire. Main droite sur le clavier de son pianoforte, le compositeur semble en pleine inspiration, dans l'admiration de … Gluck dont le buste domine la composition et la partition ouverte sur le piano.

La production de la Salle Favart qui reprend l'un de ses drames historiques, regroupe plusieurs solistes français, prometteurs : Philippe Talbot (George / Julien), Elsa Benoit (Anna / La dame blanche), Jérome Boutillier (Gaveston), Yann Beuron (Dickson), Aude Extrémo (Marguerite), Sophie Marin-Degor (Jenny),… sous la direction de Julien Leroy.

PARIS, Opéra Comique
BOIELDIEU : La Dame Blanche
20 fév – 1er mars 2020



Réservez vos places
directement sur le site de l'Opéra Comique
https://www.opera-comique.com/fr/saisons/saison-2020/dame-blanche

_

---

6 représentations à PARIS
20 février 2020 20h
22 février 2020 20h
24 février 2020 20h
26 février 2020 20h
28 février 2020 20h
1er mars 2020 20h

Orchestre national d'Île de France
Julien LEROY, direction
Pauline Bureau, mise en scène

SYNOPSIS / ARGUMENT
George BROWN revient sur le lieu laissé à l'abandon du château des comtes d'Avenel. Depuis la mort du dernier descendant Julien, le site va être racheté par l'intendant Gaveston (I). Un spectre, la Dame Blanche, hantant le domaine, donne rv à George le soir même pour qu'il se porte acquéreur du château lors des enchères prochaines (II). Grâce à la vieille servante Marguerite, Anna qui est la Dame Blanche, retrouve le trésor

de la famille, qui permet à George d’acquérir le château : l’intendant Gaveston dévoile la supercherie mais George est Julien, le descendant qui avait disparu : il peut épouser Anna à la fin du drame.

_____



VIDEO extraits

ENTRETIEN Opéra Comique 2020
Présentation de l’opéra par **Julien Leroy, directeur musical** (durée : 4’24)
Auber devait créer son dernier opéra mais empêché, c’est Boieldieu avait en réserve un ouvrage déjà préparé et finalisé ; c’est donc la Dame blanche qui
Adam son élève écrit l’ouverture, d’une élégance digne de son maître… Efficacité dramatique, équilibre dialogues et musique, hommage à Grétry, culture, érudition, jeu des citations (bel

canto) de Rossini et des ficelles du genre opéra comique, élégance et subtilité de la partition…

_____

OUVERTURE, composée par Adam, l'élève de Boieldieu – durée : 8mn

Michel Sénéchal chante La Dame Blanche – durée : 8mn
« Viens, gentille dame »… / Paris, 1961 – Pierre Stoll, direction

CD critique. CHERUBINI : discoveries (1 cd DECCA – oct 2016)



CD critique. CHERUBINI : discoveries (1 cd DECCA – oct 2016). Riccardo Chailly nous habitue au défrichement. S'agissant de Stravinksy, le geste exhumateur et le choix des partitions qui en profitent, se sont avérés judicieux, et le résultant probant (LIRE notre critique du cd STRAVINKSY : Chant funèbre, première mondiale : http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-stravinsky-le-chant-funebre-le-sacre-chailly-1-cd-decca-2017/). Ce corpus CHERUBINI produit les mêmes effets. Et nous enjoint à

parler s'agissant du directeur du Conservatoire (en 1822) et du créateur naturalisé français en 1794, d'un compositeur moins italien que… français et surtout parisien. Le sens du drame, le goût du fantastique voire terrifique, bien dans la veine digérée du gluckisme, l'écriture symphonique qui se place aux côtés de Beethoven et du premier Mendelssohn, reprécisent, sous la figure du florentin **Luigi Cherubini (1760 – 1842**), un compositeur authentiquement romantique.

La Symphonie romantique de Cherubini



Sa (seule) symphonie ici reconstruite de 1824, est digne des auteurs germaniques évoqués : on sent même poindre dans la vitalité des contrastes, une excitation qui casse le modèle classique basculant plutôt vers une verve préweberienne, exactement comme c'est le cas des œuvres de Sigismund Neukomm (1778-1858 : cf son oratorio la Résurrection de 1828 : http://www.classiquenews.com/la-resu

rrection-de-neukomm-le-couronnement-de-mozart/). En 1824, quand Cherubini compose sa Symphonie, Ludwig a d'ailleurs composé quasiment l'ensemble de son corpus symphonique. Voilà qui précise la situation particulière de Cherubini, longtemps taxé uniquement de faiseur de cérémonies pontifiantes pour le pouvoir monarchique (après l'Empire) : l'élégance virile de son écriture a, on le comprend, beaucoup plu à Beethoven lui-même, mais aussi (admiration révélatrice) à Schumann et à Brahms !

Les Marches, dont la majorité premières mondiales, illustrent de fait l'inspiration circonstancielle de Cherubini, son talent pour fixer une plénitude à la fois solennelle et déclamatoire, avec ce goût pour le grave, le lugubre, l'ampleur sombre des Ténèbres, comme le rappellent les deux dernières pièces, à mettre en relation avec son Requiem en ré mineur.

L'ouverture initiale souligne le faiseur d'opéras, doué pour les atmosphères contrastées, comme l'incarnent aujourd'hui, deux de ses ouvrages clés : Lodoiska (1791) puis surtout Médée (1797, puis révisée en 2 actes en 1802).

Riccardo Muti a révélé l'ampleur du décorum façon Cherubini dans ses Messes (Solennelle pour le couronnement de Charles X, pour le sacre de Louis XVIII, Missa Solemnis…). Riccardo Chailly quant à lui s'intéresse à la veine orchestrale, dévoilant la grandeur et la profondeur sans omettre la vitalité parfois abrupte de la Symphonie en ré de 1824.

Portraituré par Ingres, Cherubini montre un visage sérieux, presque austère, à peu près aussi souriant qu'un magistrat : le peintre académique a fixé les traits d'une institution dont le métier s'entend dans cette symphonie réalisée pour Londres et qui est comme une synthèse à son époque. Composée entre mars et avril 1824, **la Symphonie en ré majeur** est une commande de la Royal Philharmonic Society et créée in loco sous la direction de Cherubini lui-même : le plan est classique, dans la tradition de Haydn et Mozart (***Largo / Allegro – Larghetto cantabile – inuetto : allegro non tanto – Allegro assai***),

auquel Cherubini apporte une connaissance de la fureur beethovénienne, et son goût pour la caractérisation atmosphérique, perceptible dans son goût des alliages et de timbres. Conscient de cette réserve riche en contrastes, développements thématiques, couleurs et accents opératiques, Cherubini reprit son ouvrage pour en déduire son 2ème quatuor en 1829 (réactualisant tempo et ordre des mouvements).

Les Français ces dernières années n'ont pas attendu pour révéler au grand jour l'intelligence architecturale et dramatique de la partition, en particulier les chefs habitués des instruments d'époque tels David Stern ou Bruno Procopio, prêts à articuler et caractériser chacun des mouvements.
Voilà qui explique les limites de la présente lecture milanaise : dépourvue de la subtilité individualisée des instruments d'époque, l'orchestre dirigé par Chailly manque de détails, de finesse, de transparence… le son est souvent lisse, rond, dilué voire épais. Quel dommage. Pourtant la lecture ne manque ni de nervosité ni de tension contrastée. C'est pourquoi la redécouverte est réalisée, explicite par moitié.
Par contre l'ouverture (en sol majeur) – digne d'un lever de rideau pour le meilleur opéra (1815), abondante en péripétie (au détriment cependant de l'unité architectonique), et surtout les Marches ici restituées sont passionnantes. On y lit sous le decorum de leur contexte et genèse, ce goût pour la terribilità lugubre, fantastique, voire effrayante : les obsèques du général Hoche (oct 1797), surtout l'admirable marche funèbre (pour les funérailles du Duc de berry, le 14 mars 1820), indiquent clairement l'expérimentation tonale d'un Cherubini touché par la grâce d'une inspiration noire, ténébriste, au souffle singulier. Là est la grande découverte.

_____
_____

LIRE AUSSI notre annonce du CD DECCA : **CHERUBINI, Discoveries / Riccardo Chailly / Filarmonica della Scala** (1 cd Decca oct 2016).

http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-cherubini-discoveries-filarmonica-delle-scala-riccardo-chailly-1-cd-decca/

COMPTE-RENDU, critique opéra. DIJON, le 12 fév 2020. PAUSET : Les Châtiments d'après Kafka. Création



COMPTE-RENDU, critique opéra. DIJON, le 12 fév 2020. PAUSET : Les Châtiments d'après Kafka. Création. En faisant un opéra d'après les 3 textes de Kafka, «LES CHÂTIMENTS» (adaptés par Stephen Sazio), Brice Pauset qui répond à la commande de l'Opéra de Dijon, trouve la voie juste et la forme fluide entre partition orchestrale et flux théâtral. Les ténèbres bien manifestes dans le texte kafkaien font place pourtant ici à une certaine émotion diffuse grâce à la composition de Pauset qui éclaire de l'intérieur le triptyque, souhaité par **Kafka**

lui-même (portrait ci contre), Le Verdict (1912), La Métamorphose (1912) et Dans la Colonie pénitentiaire (1914). Des textes sombres et violents où se jouent la relation du fils au père, des individus à la loi, … non sans humour. Et même un rire continu qui retrouve comme une liberté cachée dans l'écriture kafkaienne. Une verve désespérée et cynique mais qui est tendresse pour une humanité maudite, condamnée, corrompue par ses contradictions crasses.

PAUSET adapte KAFKA à l'opéra Une poétique du désenchantement…

_____



La mise en scène de **David Lescot** souligne le monde vascillant kafkaien, où se révèlent les pires instincts de domination, de meurtre lent et organisé (la machine de Dans la colonie pénitentiaire). Se détachent le plaisir sadique du pervers dominateur comme la culpabilité destructrice de la sa victime exploitée, travaillée, dénaturée, prisonnière d'un sac de noeuds qui la dépasse totalement.
Ce qui a semblé inspirer **Pauset** c'est la texture métaphorique de la prose de Kafka chantée en allemand ; chaque personnage, chaque situation vaut moins pour sa charge réaliste que son sens symbolique, révélateur d'un labyrinthe personnel édifiée comme un rempart contre la barbarie ordinaire : une dénonciation poétique de la folie humaine dont La Métamorphose est le visage le plus emblématique. Délire, fantasme, … et

surtout dénonciation, la musique de Pauset rend claire et presque tangible, depuis les vagues sonores de la fosse, la vibration presque sourde mais continue d'un monde instable, intranquille qui peut d'une mesure à l'autre, basculer dans l'horreur. Les Justes gènent, menacent : ils sont donc assassinés ou torturés.

Ici, dans la vaste opération onirique, quasi surréaliste d'un Kafka visionnaire, le monstre de La Métamorphose se change en Machine despotique (et ses aiguilles affûtées) pour Dans la colonie pénitentiaire. On savoure ces références au cinéma, bien sur évidente quand la production met en regard Elephant Man et le fils monstrueux (entre autres)… Comme on salue la préparation des ensembles : parfaite synchronicité des voix unifiées comme dans l'unité d'un madrigal (La Métamorphose) car le corps social bien petit bourgeois s'unit contre le fils devenu monstre… C'est le procès de la différence haïe : un thème cher à Kafka qui était juif et homosexuel ; se sentait honteux en hypocondriaque qui pense qu'il n'a pas sa place dans la société.
Percus, timbres électroniques s'associent à l'orchestre sous la direction d'Emilio Pomarico font crépiter la partition, vibration continue qui accompagne, en équilibres de timbres ténus, souligne, commente la parfaite inhumanité qui se dévoile sur la scène.
Rien à regretter de la distribution qui assure un relief vocal constant, voire percutant (le baryton **Allen Boxer** en Georg / Gregor / Officier). La couleur brillante et presque angélique des femmes (incarnées par **Emma Posman** en Frieda et Grete) perce le spectre de ce théâtre gris et étouffant, mais profond et presque poétique.



_____

A l’affiche de l’Opéra de Dijon, les 12,14 et 16 février 2020 : Les Châtiments de Kafka (Le Verdict, La Métamorphose, Dans la Colonie pénitentiaire). Illustrations : Gilles Abegg / Opéra de Dijon.

Yannick Nézet-Séguin dirige la Femme sans ombre de R

STRAUSS



PARIS, TCE, Lun 17 fév 2020, 18h30. STRAUSS: Die Frau ohne Schatten. Yannick Nézet-Séguin dirige à Paris : cela ne se manque pas. Même malgré la toux particulièrement présente au TCE… A la tête du Philharmonique de Rotterdam, le chef quadra québécois, Yannick Nézet-Séguin dirige une version de concert de la sublime Femme sans ombre de Richard Strauss… Grande première au Théâtre des Champs-Elysées : La Femme sans ombre de Richard Strauss, qui n'avait jamais été donnée auparavant Avenue Montaigne, permet d'écouter le maestro Yannick Nézet-Séguin pour lequel l'œuvre est aussi une première fois. Il ne posera sa baguette que pour remonter sur scène dès le lendemain et diriger la 5e de Mahler (mar 18 fév 2020, même lieu, 19h30).
Le clou de cette présence à Paris reste l'opéra que Strauss écrit avec son librettiste familier, l'écrivain Hugo von Hofmannsthal avec lequel il conçoit aussi Ariadne auf Naxos et Le Chevalier à La Rose : un duo exceptionnel comme celui qui formèrent Mozart et da Ponte, et avant eux encore Monteverdi et Busenello.

PARIS, TCE
Lundi 17 février 18h30

La Femme sans ombre / Richard Strauss
Die Frau ohne Schatten

Avec Lise Lindstrom, Michaela Schuster, Elza van den Heever, Stephen Gould, Michael Volle, Katrien Baerts, Bror Magnus Tødenes, Andreas Conrad, Michael Wilmerin, Thomas Oliemans, Nathan Berg.

Rotterdams Philharmonisch Orkest
Rotterdam Symphony Chorus
Maîtrise de Radio France (direction : Sofi Jeannin)



Après Elektra, Le Chevalier à la rose et Ariane à Naxos, Hugo von Hofmannsthal écrit en 1919 un quatrième livret pour **Richard Strauss**. La Femme sans ombre, prend la forme d'un conte initiatique, dans l'esprit de la Flûte enchantée de Mozart, – comme Le Chevalier à la rose ressuscitait l'esprit des Noces de Figaro…. Ce conte n'oppose pas comme on peut le lire souvent, mais relie plutôt le couple formé par l'empereur et l'impératrice au modeste ménage du teinturier et de la teinturière.
Sésame indispensable à une future maternité, car l'empereur pétrifié souhaite une descendance, l'Impératrice infertile se met en quête de l'ombre qui lui fait défaut. La nourrice la mène dans le monde barbare des hommes : les déflagrations et le bruit de l'humanité imparfaite s'entendent alors ; c'est le vacarme des combats et de la guerre qui déchire l'Europe de la première guerre. La partition est dans ce sens inouïe. Bouleversante même.
L'impératrice se rapproche du teinturier (Barak) et de sa femme ; elle convainc la pauvre mortelle d'échanger son ombre contre richesses et amour.
Mais la faute morale, et la culpabilité rongent l'impératrice ; elle juge que la femme du teinturier a été trompée ; prise de remords, elle refuse de boire le breuvage qui résoudrait son problème (de couple), et c'est ce sacrifice compassionnel – au centre d'une scène orchestrale et dramatique parmi les plus déchirantes du théâtre straussien, qui lui confère finalement une ombre humaine. Le rite et le passage ont été bénéfique pour l'impératrice qui a su se montrer à la hauteur

de l’épreuve : d’ombre flottante et évanescente au début, elle a gagné une âme, une conscience humaine, car elle a souffert avec la femme du teinturier, a éprouvé l’indigence de sa condition. Elle a vu l’autre. Et l’a considéré. Voilà qui fait de La Femme sans ombre un ouvrage clé dans la quête théâtral, poétique et spirituelle de Strauss : l’opéra n’est pas une apologie de la conjugualité et de la maternité ; c’est davantage en réalité : l’accomplissement d’un rite de fraternité où l’on comprend, l’impératrice en premier lieu, que le sort de chacun est lié aux autres.



L’Orient convoqué, l’incertitude où flotte l’impératrice, hors du monde des hommes ; les apparitions de l’empereur (avec superbe solo de violoncelle) ; l’irréalité du faucun qui paraît comme un guide constant pour l’initiée… orchestre une partition flamboyante, féerique, fantastique, énigmatique mais aussi terrible et terrifiante même dans sa représentation de l’humanité (chez le couple de Barak et de sa femme). Il faut beaucoup de contrôle, un sens des équilibres, pour manier l’orchestre démesuré de Strauss, pourtant aux accents mozartiens, conjugué au choeur et aux solistes. Un vrai défi pour tout maestro. Qu’en sera-t-il le 17 fev au TCE à Paris ?
Prochaine critique à venir sur CLASSIQUENEWS
Diffusion sur France Musique le 21 mars 2020 à 20h

27è Victoires de la musique

classique 2020

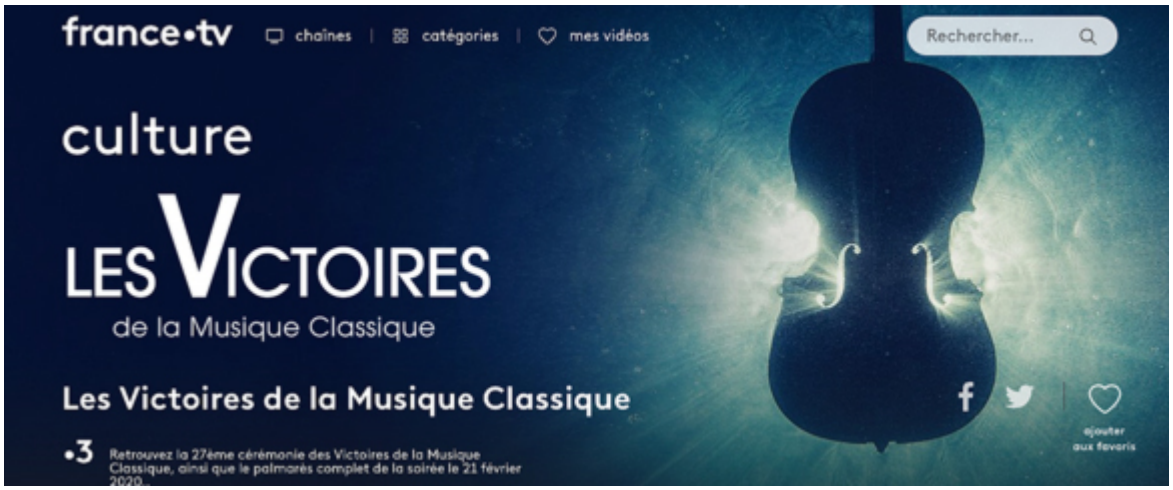
METZ, Arsenal, Ven 21 fév 2020. VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE 2020. Au moins la façade affichée tient compte des dernières avancées sociétales… **La parité** est donc à l'honneur pour cette **27ème cérémonie des Victoires de la musique classique**, avec deux compositrices nommées (**Camille Pépin** et **Betsy Jolas**), la présence d'**Alondra de la Parra**, cheffe d'orchestre, la Victoire d'honneur attribuée à la diva austrorusse **Anna Netrebko** (pourtant particulièrement absente en France… bref) « qui sera présente aussi ce soir-là » nous a t-il été précisé. Le rendez vous télégénique auquel la toile devrait enfin apporter le rayonnement qui lui manque, en particulier à l'international, s'use d'année en année, promettant toujours un spectacle « exceptionnel » mai qui finit souvent par ennuyer.

Le milieu du classique, particulièrement amidonné, a encore beaucoup à apprendre des Américains, dans le rythme, l'ambition artistique, l'engagement aussi : moins de remerciements et plus de valeurs revendiquées, plus de convictions humanistes et fraternelles à partager. Voyez les derniers Grammy Awards et la récente cérémonie des Oscars… Franco français, l'événement souffre de sa vision hexagonale dont les présélections ne rendent pas compte à notre humble avis, de la diversité du spectacle classique dans sa réalité…Même l'autre événement musical frère, Les Victoires de la musique ont écarté la catégorie « Musique du monde » : bonjour la représentativité d'une institution qui se veut le miroir de l'industrie musicale en France !

Concernant les 27è Victoires de la musique classique, triste constat également : il reste étonnant par exemple qu'il n'y ait pas de production lyrique soumise aux votes parmi les catégories (ce n'est pas les nouvelles productions ou créations, vrais viviers de talents qui manquent en France !)…

aucun enregistrement non plus de de musique baroque parmi la sélection des cd : un comble ! Ouf quand même l'orchestre Les Siècles sur instruments d'époque, parmi les titres retenus : c'est bien la moindre des choses que de reconnaître en 2020, l'apport de la facture historique dans notre connaissance des oeuvres, des 17è, 18è et plus récemment du 19è. Quelle sera la soirée 2020 ? A suivre faute de mieux sur **France 3** et **France Musique**, ou **à Metz**, dans la superbe Grande salle de l'ARSENAL… si vous êtes invités, bien sûr.





Ci dessus les artistes nommés pour les Victoires dans les catégories Révélations soliste instrumental, artiste lyrique, … (DR)

Diffusion en direct France 3 et France Musique, à partir de 21h

Avec l'**Orchestre National de Metz** – **David Reiland**, direction

Catégorie Soliste instrumental :
Bertrand Chamayou, piano
Alexandre Kantorow, piano
Magali Mosnier, flûte

Catégorie Artiste lyrique :
Benjamin Bernheim, ténor
Karine Deshayes, mezzo-soprano

Elsa Dreisig, soprano

Révélation, soliste instrumental :
Théotime Langlois de Swarte, violon & violon baroque
Raphaëlle Moreau, violon
Gabriel Pidoux, hautbois

Révélation, artiste lyrique :
Kévin Amiel, ténor
Adèle Charvet, mezzo-soprano
Marie Perbost, soprano

Catégorie compositeur :
Francesco Filidei – L'inondation, opéra (création / France)
Betsy Jolas – Femme le soir, pour violoncelle et piano (création / France)
Camille Pépin – The Sound of Trees, pour clarinette, violoncelle solo et orchestre (création / France)

Catégorie Enregistrement :
Berlioz – Symphonie Fantastique – Les Siècles, François-Xavier Roth – Harmonia Mundi
Offenbach Colorature – Jodie Devos – Alpha
Saint-Saëns – Piano Concertos Nos. 3, 4 &5 "L'Egyptien" – Alexandre Kantorow – Bis

Les Victoire d’honneur
Philippe Jaroussky, contre-ténor
Anna Netrebko, soprano

Les invités annoncés :
Le Concert de la Loge & Julien Chauvin
Alondra de la Parra, cheffe d’orchestre
Lisa Batiashvilli, violoniste
Quatuor Ellipsos, saxophones
Marie-Josèphe Jude, piano
Alex Vizorek, comédien, humoriste

PLUS D’INFOS sur le site des Victoires de la musique classique 2020 / France 3
https://www.france.tv/france-3/les-victoires-de-la-musique-classique/